

heureusement réparée par un Confrere aussi fameux dans les Lettres que vous ; formé au bon goût par de grands Maîtres, vous sçavez enrichir tous les jours nostre Langue par tant de doctes écrits ; vous avez par vostre application établi entre elle & les précieux restes de la sçavante Antiquité, cet estroit commerce qu'on jugeoit presque impossible ; vos traductions élégantes ont souvent fait voir que ces excellents Ouvrages n'esloient pas encore assez connus pour un siecle aussi éclairé que le nostre ; vos sçavautes Remarques nous ont comme familiarisé avec cette érudition espineuse, mais pourtant nécessaire, ayant trouvé l'art merveilleux de rendre faciles & aimables ces connoissances abstraites, recueillies des monumens de ces âges celebres, ou renfermées jusqu'icy dans les écrits negligez de quelques sçavans obscurs : heureux dans les recherches si laborieuses d'avoir pour compagne une Personne qui fait tant d'honneur à son sexe & à nostre siecle.

Il est aisé de juger, MONSIEUR, quelle joye l'Académie Françoisé peut ressentir du choix qu'elle vient de faire, puisque vous estes si propre à concourir à la durée, & à l'estendue de sa reputation ; & quel plaisir pour elle de se conformer au dessein du grand Ministre à qui elle doit son origine. Il voulut bien mettre au nombre de ses plus importantes occupations le soin de la former des plus beaux esprits de son temps. Il fit par-là bien paroître avec quelle profondeur il excelloit dans le merveilleux don de connoître les hommes : veritable fondement des suezces incroyables dont il embellit son Ministère & nostre Histoire, & sembla marquer ainsi quelle attention l'Académie devoit tousjours avoir à donner

de dignes Successeurs à ces grands Hommes.

Comme nous commençons à nous intéresser à ce qui vous regarde, nous vous felicitons, MONSIEUR, de l'heureux engagement où vous vous trouvez d'asseurer la perpetuité de vostre Nom, en exerçant vostre éloquence sur un sujet veritablement digne d'elle. Ce ne peut estre que LOUIS LE GRAND nostre auguste Protecteur, si élevé au dessus des autres hommes par le rare concours de tant de perfections ; & quoy que la grandeur, & s'il faut ainsi dire, l'immenité de la matiere soit redoutable aux plus grands Maîtres, soustenu néanmoins de cette longue habitude contractée par vos veilles avec tant de Heros, vous pourrez plus aisément instruire la posterité des merveilles de son Regne, la parfaite connoissance de leurs différents caractères, vous donnera lieu d'en tracer de plus vives images en sa Personne ; & si la superiorité avec laquelle ce Prince possède toutes les vertus de ces grands Personnages, vous empêche de le faire connoître avec assez d'exaëtitude, ce sera du moins de la maniere la plus approchante de la verité.

~~~~~

*DISCOURS prononcé le 16. Juillet 1696. par Mr. l'Abbé FLEURY, Sous-Precepteur de Monseigneur le Duc de Bourgogne, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. de la Bruyere.*

MESSIEURS,

Si ce Discours, au lieu d'estre un simple remerciement, estoit une épreuve d'Eloquence, je

ne sçay qui oseroit se flatter d'estre admis en vostre illustre Compagnie. Qu'y a-t-il de plus difficile que de renfermer en peu de paroles tant de grands sujets, dont l'usage oblige à vous parler ; & de les traiter dignement, après tant de grands Hommes qui les ont traités en vostre présence ? Qu'y a-t-il de plus difficile que de parler de soy-même, sans choquer la droite Raison ni la bien-séance ? Si je loué vostre choix, je semble m'en juger digne, par une présomption qui suffiroit pour m'en exclure : si je parle de mon indignité, pour relever la grandeur de vostre bienfait, il semble que je blâme vostre choix, & que j'osse à vostre jugement ce que j'attribué à vostre indulgence.

Si toutefois on pouvoit se faire un mérite des inclinations naturelles, j'oserois dire que j'ay senti toute ma vie une forte passion pour tout ce qui fait la matiere de vos nobles travaux. J'ay reconnu depuis long-temps que puisqu'on ne peut vivre en société sans parler, il est raisonnable de bien parler : que chacun doit principalement cultiver sa Langue naturelle ; & que l'estude même des langues mortes doit nous servir à l'enrichir & à la rendre plus correcte. J'ay toujours pris un plaisir singulier à creuser dans les origines de nostre Langue, à la suivre dans ses differents estats ; & à observer le progres qu'elle a fait depuis cinq cens ans, pour arriver à la perfection où vous l'avez amenée. Je me suis plu à considérer la propriété des significations, l'analogie & la convenance des mots, la construction des phrases ; à étudier la diversité des styles proportionnez aux sujets & aux occasions. J'ay admiré ces Grands Hommes, principalement de vostre Corps, qui dans nostre Langue si long-temps negligée, & par là florissante

& grossiere, ont sceu trouver tant de richesses auparavant inconnues ; demesler les expressions de tant d'especes différentes, simples, nobles, tendres, passionnées, fortes, agreables, harmonieuses : Qui nous ont appris à mettre tousjours pour fondement d'un Discours, le bon sens, le jugement droit, les sentimens vertueux ; à s'expliquer nettement, à retrancher les ornemens superflus, affectez, embarrassans ; à parler, non pour les oreilles, mais pour le cœur, & pour la raison. Delà sont venus ces escrits qui ne vieillissent point, que la Posterité lira tousjours avec plaisir : car le public fait tost ou tard justice aux Auteurs ; & un Livre lu de tout le monde, & souvent redemandé, ne peut estre sans merite.

Tel est l'Ouvrage de cet Ami dont nous regrettons la perte, si prompte, si surprenante, & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place. Ouvrage singulier en son genre, & au jugement de quelques-uns, au dessus du grand Original que l'Auteur s'effloit d'abord proposé. En faisant les caractères des autres, il a parfaitement exprimé le sien : on y voit une forte meditation, & de profondes reflexions sur les esprits & sur les mœurs ; on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit aux occasions dans ses conversations particulieres, car il n'estoit estranger en aucun genre de doctrine ; il sçavoit les langues mortes & les vivantes. On trouve dans ses Caractères une severe critique, des expressions vives, des tours ingenieux, des peintures quelquefois chargées exprés, pour ne les pas faire trop ressemblantes. La hardiesse & la force n'en excluent ni le jeu ni la delicateff : par tout y regne une haine implacable du vice, & un amour de clarté de la vertu : enfin, ce qui couronne l'Ouvrage,



vrage, & dont nous qui avons connu l'Auteur de plus près, pouvons rendre un témoignage certain, on y voit une Religion sincere.

Cet Ouvrage fera donc du nombre de ceux que vous avez en quelque maniere adoptez, en recevant les Auteurs parmi vous; du nombre de tant d'Ouvrages si beaux, si utiles, que vous consacrez à l'Immortalité. Tant de fidelles Traductions, qui découvrent les thresors de l'Antiquité à ceux qui ne sçavent que nostre Langue: en sorte que ce n'est plus une excuse pour l'ignorance, de n'avoir pas appris les Langues sçavantes. Tant de Poësies ingenieuses, principalement dans le genre dramatique: tant de Discours eloquents, soit du Barreau, soit de la Chaire: tant d'Histoires. Enfin cet Ouvrage si long-temps attendu, non plus le travail de quelque particulier, mais du Corps entier, ce fameux Dictionnaire, où nous connoissons si bien la Langue que nous avons succée avec le lait, où nous voyons l'usage si exactement observé; & par où nous espérons que la Langue Françoisë sera fixée à l'avenir, ou seulement sujette aux changements imperceptibles, inevitables dans une longue suite de siecles.

Faut-il donc s'honorer qu'une Compagnie si glorieuse à la Nation, & si utile à tout le monde, ait trouvé de si puissants Protecteurs? Que dès sa naissance elle ait esté receüe à bras ouverts par ce Grand Cardinal, sans qui rien de grand ne pouvoit alors se former en France; qui ne négloit aucune sorte de gloire; qui favorisoit le merite en tout genre & en tous estats; & qui sçavoit d'autant mieux estimer les Lettres, qu'il s'y estoit appliqué luy-mesme avec grand succès. Je ne parle point icy de ses autres talents: de sa profonde politique, de ses vastes dessein

ment,

ment conduits, & si heureusement executez: de ce qu'il a fait pour abbatre au dehors la puissance excessive de la Maison d'Autriche, au dedans l'heresie tousjours rebelle, & les factions domestiques. Jene regarde en luy que l'homme de Lettres; & ces doctes escripts qui luy auroient donné place parmi vous, quand il n'auroit esté que simple particulier. Pour bien estimer les Arts il faut les avoir cultivez, & sçavoir par sa propre experience ce qu'il en couste, pour y réussir. Les Sciences & les belles Lettres reprirent un nouveau lustre sous son ministere, & la vigueur qu'il leur donna a duré jusques à nous. Voilà le secret qu'il a trouvé pour immortaliser son nom. C'est peu qu'il soit gravé en tant de lieux sur le bronze & sur le marbre: ce n'est pas mesme assez que ce grand nom soit attaché à une illustre Famille, que nous voyons avec plaisir se perpetuer par un nouveau rejeton; il est plus seurement conservé dans cet auguste Corps, où ses loüanges sont si souvent renouvelées par les bouches les plus eloquentes.

Un grand Magistrat formé dans son esprit & dans ses maximes, receut après luy l'Académie orpheline; & la retira dans sa maison, ornée de cette riche Bibliothèque, où, dans la curiosité de ma premiere jeunesse, j'ay passé des heures si délicieuses. Cette maison estoit l'asile des Muses; & les premiers Magistrats du Royaume, à l'exemple de leur Chef, se faisoient honneur de la plus profonde érudition, & de la plus pure politesse dans leurs discours & dans leurs escripts.

Enfin l'Académie est arrivée au comble de sa gloire, lorsque le Prince l'a jugée digne de la loger dans son Palais, & d'en prendre la Protection par luy-mesme. Vous attendez icy, MESSIEURS,

l'éloge de LOUIS LE GRAND, la coutume, le devoir, l'inclination, la reconnaissance, tout le demande. Mais comment y satisfaire? Tout est dit; l'Eloquence est épuisée. Que pourroit dire le Genie le plus fertile & la langue la plus diserte, que vous n'ayez ouï cent fois: & par tout ailleurs, & dans cette même place que vous n'ayez dit vous-même? Ne vaut-il pas mieux ne point entamer un si noble sujet, que de le traiter d'une manière vulgaire, & redire toujours les mêmes louanges tant de fois répétées? Aussi-bien, quoi que nous puissions faire, nostre zele nous rendra toujours suspects. Sujets de ce grand Roy, ses domestiques, comblez de ses bienfaits; on dira qu'il nous est bien facile de le louer, au milieu de la France dans son Louvre, dans une Compagnie qui luy est si particulièrement dévouée. Laissons ses louanges à la Posterité, qui juge les Souverains comme les autres hommes. On croiroit peut-estre à présent, que son extérieur nous impose, que l'on est étonné de la majesté de son visage, & de cette auguste presence qui le feroit juger digne du Throsne, même aux hommes les plus barbares. Vous estes gagnez, diroit-on, par la douceur de ses regards, par son affabilité, par ses paroles obligantes, qu'il sçait employer si à propos, pour témoigner de l'estime & de la bienveillance, pour orner les bienfaits ou adoucir les refus. Mais quand on n'aura plus à attendre ny récompenses de sa justice, ny faveurs de sa libéralité: quand on ne craindra plus sa puissance absolue, ses Armées innombrables, l'estendue de sa domination: c'est alors que ceux qui viendront après nous, considérant dans l'Histoire tout le cours d'un si beau regne, pourront la

louer

soier hardiment, & en porter un jugement, qui ferme la bouche à l'envie la plus envenimée.

Cependant le Roy reçoit dès-à-présent des louanges non suspectes. Il n'y a qu'à écouter ce qu'en disent les Nations étrangères. Je ne dis pas seulement ces Ambassadeurs, que nous avons vu venir des extremités de l'Orient, se prosterner devant son Throne, & luy rendre des respects qui nous paroissent des adorations: tous ceux qui parlent en France pourroient estre soupçonnez de s'accommoder au lieu & à l'occasion. Je parle de ce que les Estrangers disent chez eux, & en pleine liberté. J'en prends à témoin ceux qui ont vu Rome, Venise, les Royaumes du Nord; les Nations qui sont demeurées dans nostre amitié. Je dis plus, que l'on parle en Allemagne, en Hollande, en Angleterre: dans les pays les plus ennemis, au milieu de la passion & de la prévention; on trouvera l'estime & les louanges de LOUIS LE GRAND. Mais il n'est pas nécessaire d'observer les Discours quand les actions parlent. Pourquoi cette puissante Ligue, ces efforts de tant de Nations conjurées, inutiles jusqu'à présent, & plus nuisibles pour eux que pour nous? Quel est le principe de ce furieux mouvement qui ébranle toute l'Europe? n'est-ce la jalousie de nos langues prospérez, la crainte du pouvoir immense de nostre Grand Monarque, l'impression de ses conquêtes & de ses Armes toujours victorieuses: sur ceux qui ne le voyant que de loin, ne connoissent pas comme nous sa justice, sa bonté, la droiture de ses intentions. Voilà, MESSIEURS, sa louange la plus solide. Je laisse à ses Ennemis à faire son Panegyrique: je le laisse à ces mauvais François, qui ont mieux aimé renoncer à leur Patrie qu'à leur

S 5

fausse



fausse Religion. Quel est le pretexte de leurs murmures, & la matiere de tant de libelles dont leurs Docteurs les peussent? C'est que le Roy Tres-Chrestien, le Fils Aîné de l'Eglise a voulu purger son Royaume des nouveautez prophanes, introduites depuis le dernier siecle; & réunir tous ses Sujets dans la Religion de leurs peres. C'est qu'il a mieux aimé exposer son Estat aux incommoditez d'une guerre passagere, que d'y souffrir à jamais, une secte établie par la revolte, & pour ne rien dire de plus, toujours politique & inquiete. C'est qu'il a suivi les mouvements de cette pieté sincere, dont il donne tous les jours tant de preuves éclatantes, par son assiduité aux devoirs de la Religion, par son exactitude à en observer les regles, & par le digne choix de ses principaux Ministres.

C'est dans cet esprit qu'il fait élever ces jeunes Princes, qui sont dès à présent la joye des Peuples, & en feront un jour le bonheur. Rien n'est tant recommandé à ceux qui ont l'honneur de les approcher, que de leur inspirer la Religion & la Justice. Et nous avons déjà la consolation d'en voir des marques sensibles, principalement en celuy que la Providence prepare de loin à la premiere place, autant par les talents naturels que par l'ordre de la naissance. Il siera mieux à d'autres de le peindre entier: je diray seulement ce qui convient à ce Discours, que depuis longtemps on n'a veu en aucun Prince tant de disposition aux belles Lettres & aux beaux Arts; tant de curiosité, de penetration, de droiture d'esprit, de fertilité d'imagination, de seureté de memoire, d'adresse & de facilité pour l'exécution. En un mot, il y a lieu d'espérer que rien ne luy man-

quera

quera pour estre, en son temps, le digne Protecteur des Gens de Lettres, & particulièrement de cette sçavante Compagnie.

Cependant l'honneur que j'ay d'estre attaché à ce jeune Prince me privera quelque temps, MESSIEURS, des avantages que je devrois retirer de vostre Societé. Je ne pourray si-tost profiter de vos instructions pour mes travaux particuliers, ni prendre part aux vostres, quand mesme vous m'en jugeriez capable. J'aurois lieu toutefois de tout espérer de vous; puisque de quelque costé que je jette les yeux, je trouve des personnes dont j'honore depuis long-temps le mérite, & qui depuis long-temps me favorisent d'une affection singuliere. Avant que d'estre Citoyen de cette sçavante Republique, j'ose dire que je n'y estois pas tout-à-fait estranger par tant d'illustres amis. Que n'aurois-je droit d'espérer? quand je ne compterois pour protecteurs que ces deux grands Prelats, qui ont presidé succcessivement à l'éducation des Princes, & dont j'ay receu tant de graces, que je ne puis jamais allés les publier. C'est leur appuy, & celuy de tant d'autres personnes d'un si grand mérite qui me fait entrer en ce lieu avec confiance: assuré que je suis d'avoir envers les autres de si bons garants de ma docilité, de ma soumission, & de ma reconnoissance.